

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER... \$13.15 \$7.25 \$3.75 \$1.30
Les abonnements se paient d'avance.

Le Numéro



Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75
POUR L'ETRANGER... \$4.00 \$2.00 \$1.35 \$1.00
Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI, 6 MARS 1907

80ème Année

Dessous de l'Histoire.

Comment l'alliance franco-russe faillit n'être pas conclue.— Une soirée chez M. de Mohrenheim.—Le face-à-main ou les dangers de la myopie.

La publication intéressante de M. Hansen sur l'ambassade de M. de Mohrenheim à Paris et sur les origines de l'alliance franco-russe n'est pas encore absolument complète. Il y manque un chapitre qui serait exposé pour quoi et comment cette alliance faillit ne pas être conclue.

—Vous connaissez, me dit mon interlocuteur, la fiction d'après laquelle le président de la république, le chef de l'Etat, est parti chez lui. Dès qu'il arrive, où que ce soit, il est le maître de la maison. C'est à lui qu'on rend les premiers hommages.

—Quand il eut été reçu par M. de Mohrenheim à l'ambassade, à sa première visite, M. Carnot fut, conformément à l'usage, installé dans tous les droits de son hôte. Ayant à sa gauche Mme Carnot et derrière lui les membres de sa maison militaire, il se plaça à peu près au milieu du grand salon, pour recevoir les hommages des invités.

—Avec quelques hommes politiques des partis conservateur et modéré, M. de Mohrenheim avait convié à cette soirée présidentielle beaucoup de personnages distingués, appartenant au cercle de ses relations mondaines. Ces personnages, qui pour la plupart, ne fréquentaient pas les salons officiels de l'Elysée et des ministères, ne connaissaient M. Carnot que de nom et par les images des journaux illustrés. C'était la première fois qu'ils allaient le voir, et le voir dans ses fonctions de chef de l'Etat. La curiosité était grande parmi les invités de l'ambassadeur de Russie. Pendant le défilé, cette curiosité, pourtant contenue dans les bornes fixées par le bon goût, parut gênante à M. Carnot. Avec timidité, les regards fixés sur lui de loin l'embarassèrent visiblement. Bien que d'habitude il fût raide et immobile, on remarquait qu'il s'agitait, qu'il se retournait tantôt vers Mme Carnot, tantôt vers les officiers de sa maison, chuchotant de temps à autre des mots qu'on n'entendait pas.

—Excusez-moi, M. nous parlons, monsieur l'ambassadeur... Un léger malaise nous oblige à prendre congé de vous plus tôt que nous ne l'aurions voulu.

M. de Mohrenheim se confondit en expressions de regret... mais la voiture du Président s'était avancée.

M. Carnot y monta et la soirée se continua sans lui.

Cinq ans après cette scène, où il crut qu'on lui avait manqué d'égards, M. Carnot en ressentait encore la très pénible impression.

Les avances que les deux gouvernements de France et de Russie s'étaient faites, les honneurs exceptionnels accordés à Cronstadt à l'amiral Gervais ne l'avaient pas effacée. En face de la Russie, dans son intimité, M. Carnot laissait voir qu'il était buté.

Aussi, quand l'amiral Avelane vint en France, en octobre 1893, la froideur du président de la république contrasta étrangement avec l'empressement de ses ministres et l'enthousiasme de la population.

M. Carnot, au lieu d'aller à Toulon lui-même, fit recevoir l'amiral Avelane dans ce port par l'amiral Rieunier, alors ministre de la marine, et par le commandant Ménéciel, de la maison militaire. Quand l'amiral Rieunier lui avait inégalement pu être un déplacement personnel du président de la république serait apprécié en Russie, M. Carnot avait répondu: "Le président de la république ne peut pas se dérouter pour un contre-amiral. C'est déjà beaucoup qu'un vice-amiral et un ministre aillent au-devant de lui." Sans doute Avelane n'était que contre-amiral; mais, dans la mission qu'il accomplissait, il était quelque chose de bien supérieur à son grade; il était, en quelque sorte, le messager personnel du Tsar. Le bon amiral Rieunier, qui était un loup de mer à la langue mal déliée, ne fit pas valoir cette considération.

La différence entre le grand éclat de la réception de Cronstadt et la correction froide de la réception de Toulon fut aggravée, aux yeux d'Alexandre III, par la forme de courtoisie glacée que M. Carnot donna à son premier télégramme. Le Président se contenta de dire: "Mes remerciements, sa joie sincère, sa sympathie profonde." Papier de scribe de chancellerie où on ne voyait la trace d'aucun élan. La réponse du Tsar fut à l'avenant. Il remerciait "pour l'aimable télégramme; il avait grand plaisir à voir que son escadre avait pu rendre la visite faite à Cronstadt par les braves marins français."

C'étaient là des propos de gens qui aimeraient mieux n'avoir pas l'occasion de se parler. L'amiral Avelane le sentit-il? Ou bien rétorqua-t-il des instructions de St Pétersbourg d'avoir à donner à sa mission un caractère de courtoisie strictement officiel?

Toujours est-il qu'il montra, à son arrivée à Paris, la plus significative froideur. M. Alphonse Humbert, qui était alors président du conseil municipal et qui, en cette qualité, eut à faire les honneurs de Paris à l'amiral russe, raconte qu'il eut toutes les peines du monde à "dégeler" notre visiteur. Au milieu de la population pressée autour de sa voiture, Avelane montrait un air ennuyé, saluant avec une politesse affectée, rendant à peine les baisers aux petites filles qui se hissaient sur le marchepied pour lui apporter des fleurs. Il fallut pour qu'il laissât voir quelque émotion le don de deux francs fait par un enfant pour les victimes de la famine dans une province russe que ce fleau éprouvait alors: "Je les donnerai à l'Empereur lui-même," dit l'amiral.

La glace des actes officiels commençait ainsi à se fondre sous la chaleur de l'enthousiasme de l'accueil populaire, quand soudain la banquette se solidifia.

Le 19 octobre au matin, le ministre des affaires étrangères, M. Develle, avertit M. A. Humbert que le Président n'assisterait pas le soir au banquet de l'Hôtel de Ville. Voilà aussitôt M. Humbert au quai d'Orsay, où il trouve M. Develle embarrassé, ne fournissant d'autre explication que celle-ci: "C'est le président Carnot qui en a ainsi décidé." Alors M. Humbert de courir à l'Elysée.

Il faut entendre l'ancien président du Conseil municipal raconter la scène qui eut lieu entre M. Carnot et lui.

M. Carnot était tout d'abord compassé. Il s'était composé un personnage intraitable. "Vraiment, disait-il, cet amiral, ce contre-amiral est un trop petit personnage. Le chef de l'Etat ne peut pas se mettre en si grands frais pour lui. Je veux bien réquisitionner l'Opéra pour lui donner une belle soirée, parce qu'à l'Opéra, après réquisition, je suis chez moi. Mais aller à l'Hôtel de Ville, c'est à-dire me déplacer, ce serait trop. Non, n'insistez pas, monsieur Humbert, je ne peux pas vous céder. Je n'irai pas à votre bal. C'est Paris qui l'offre, ce bal, que Paris en fasse les honneurs."

M. Humbert ne se découragea pas. Il dit à M. Carnot: "Avez-vous bien réfléchi? Savez-vous que demain vous recevrez les compliments lourds de la presse allemande? Pour y échapper, est-ce trop de faire une apparition à l'Hôtel de Ville, où vous serez chez vous comme ici? Sous ces compliments que je prévois, monsieur le Président, il y aura une joie sincère dans toute l'Allemagne..."

—Tiens! Je n'avais pas songé... — Eh bien! coupa M. Humbert, vous venez. Je vous remercie. Paris vous remercie... M. Carnot, souriant: "Monsieur Humbert, vous me faites faire ce que je ne voulais pas. J'irai à l'Hôtel de Ville, puisque vous insistez tant..."

Pendant qu'à Paris il fallait exercer sur le président Carnot une si forte pression pour le décider à se mettre, au moins en apparence, en harmonie avec le sentiment national, une pression anti-française s'exerçait sur le tsar Alexandre III. On en connut les effets le 20 octobre.

Ce jour-là, à midi, M. Sainsière, le très distingué chef du cabinet de M. Charles Dupuy, arriva au Jardin d'acclimatation, où le conseil municipal offrait un déjeuner à l'amiral Avelane.

M. Sainsière, paraissant très soucieux, prit à part M. Humbert et lui dit: "Décommandez votre bal. Il n'aura pas lieu, car les Russes partent ce soir."

—Quelle bêtise a-t-on faite encore? s'exclama M. Humbert. — Ne m'interrogez pas. — Je ne décommanderai rien. Le bal aura lieu ce soir—et le Président y viendra, et les Russes y seront.

C'est impossible... — Nous allons voir. M. Humbert se dirigea vers l'amiral Avelane. Il l'aborde. Il va ouvrir la bouche. L'amiral le devance: "Monsieur le président, Sa Majesté nous rappelle. Le maréchal de Mac-Mahon est mort. L'Empereur ne trouve pas convenable de continuer les fêtes au milieu d'un deuil public..."

L'argument était difficile à rétorquer, car la leçon, pour si voilée qu'elle fût, était directe et juste. Pourtant M. Humbert employa à dissiper le nuage: quelle déception éprouverait la population! S'en aller si brusquement après qu'elle avait prodigué à ses

JOIE DE LA MAISON

ECRIEZ-NOUS LIBREMENT

et franchement, avec la plus grande confiance, nous faisons part de tous vos maux, et donnons votre avis. Nous vous enverrons un **AVIS GRATUIT**, dans une enveloppe ordinaire cachetée, et un précieux Livre de 64 pages sur le "Traitement à Domicile des Femmes".

Adresse: Ladies Advisory Dept., The Chattanooga Medicine Co., Chattanooga, Tenn.

UN PETIT ENFANT

apporte avec lui tout le bonheur possible, dans un foyer sans enfant. Les femmes qui désirent avoir des enfants, devraient comprendre que la stérilité n'est pas tant une maladie, qu'un symptôme de faiblesse féminine, et, que dans 90 cas sur 100, quand la faiblesse de la femme a été guérie par le

VIN DE CARDUI

Secours des Femmes

l'enfant tant désiré arrive. Le Dr J. J. Livingston, de Freeman, Ind., écrit: "J'ai prescrit le Cardui à une dame malade, à qui il était arrivé précédemment trois ou quatre accidents. Elle prit 6 bouteilles de ce vin et fut bientôt l'heureuse mère d'un beau garçon, qui vit encore et se porte bien. Je crois que c'est au Vin de Cardui seul qu'elle doit d'avoir pu mettre au monde cet enfant." Quelque soit la maladie propre aux femmes dont vous êtes atteinte, votre débilité, essayez le Cardui. C'est un remède digne de confiance pour toutes les maladies auxquelles les femmes sont sujettes.

A toutes les Pharmacies en Bouteilles de \$1.00

hotes tent de témoignages d'amitié et d'affection... C'était impossible... L'amiral devait téléphoner à Saint-Petersbourg, faire connaître le vrai caractère de la réception sans précédent qu'on lui avait faite.

Mais Avelane ne pouvait rien. C'était à l'ambassadeur M. de Mohrenheim de communiquer avec son gouvernement. M. Ch. Dupuy, alors président du conseil, qui avait secondé de son mieux les organisateurs des fêtes dans leur action patriotique, fit faire une démarche auprès de M. de Mohrenheim par M. Develle. Dans le courant de la journée, des instructions nouvelles arrivaient de Saint-Petersbourg à Paris. L'ordre du départ était rapporté. Autorisation était accordée aux marins de partir pendant une heure au bal de l'Hôtel de Ville, en même temps qu'ordre d'assister officiellement aux funérailles de Mac-Mahon, "honneur qu'elles revêtaient un caractère national."

La suite est de l'histoire bien connue. M. Carnot accompagna l'amiral Avelane à Toulon et les derniers télégrammes échangés entre lui et Alexandre III furent aussi chers que les premiers avaient été froids.

Le face-à-main de la dame myope qui regardait M. Carnot avec une insistance gênante faillit donc avoir des conséquences aussi graves que le verre d'eau répandu par la duchesse de Marlborough.

Invasion du Nicaragua.

San Salvador, 5 mars.—Une forte colonne de troupes du Honduras envahit le Nicaragua par le département de Ocotal. Le quartier-général de l'armée du Honduras est établi à Pesepire.

Le président Bolaños est à Chiluteca inspectant les fortifications et les affaires en général de l'endroit. Fortifié comme elle l'est maintenant, Chiluteca est considérée imprenable.

L'opinion générale ici est que les troupes de Honduras triompheront éventuellement.

Déraillement d'un rapide sur la ligne du New York Central.

Tivoli, N. Y., 5 mars.—Le train-poste éclair Chicago-New York de la compagnie du New York Central, a déraillé ce matin à 5:40 heures pendant qu'il traversait à toute vitesse la petite station de Tivoli. Dix personnes ont été blessées.

Banque du Peuple

PRÈS DE LA POSTE

PAÏE 4 POUR CENT SUR LES EPARGNES

3 Mars 1907

Le procès Thaw.

New York, 5 mars.—L'intérêt soulevé par ce procès sensationnel se concentre maintenant sur la déposition que fera Mme William Thaw, mère du prévenu, qui sera probablement citée à la barre des témoins dans le courant de l'après-midi ou demain matin.

Le témoignage de Mme Thaw tendra probablement à démontrer que le prévenu dans sa jeunesse était d'un tempérament excessivement nerveux et qu'à diverses reprises, étant enfant, il dut être soigné pour des maladies nerveuses.

On prétend aussi que Mme Thaw témoignera que des traces d'insanité ont été constatées chez certains membres de sa famille, mais quelle qu'en soit la nature cette déposition ne pourra avoir un grand poids pour la défense.

La perspective de contempler Mme Thaw à la barre avait eu pour effet d'attirer un nombre immense de curieux et longtemps avant l'ouverture du Tribunal une foule considérable se pressait devant les portes.

Le premier témoin cité ce matin est le Dr Charles G. Wagner, directeur de l'Asile d'Aliénés de l'Etat de New York, dont le contre-interrogatoire n'était pas terminé hier à la levée d'audience.

Le district-attorney Jerome, après avoir lu les derniers passages de la déposition faite hier par le témoin, lui pose de nombreuses questions auxquelles répond le Dr Wagner lorsque se produit un incident assez vif—ce qui prend part le juge Fitzgerald et M. Delmas, principal avocat de la défense.

Cet incident est amené par la question suivante posée par M. Jerome: "Y avait-il quelque chose dans les actes de Thaw le soir où il tua Stanford White, qui puisse faire supposer qu'il était atteint d'épilepsie?"

Le Dr Wagner répond que rien "nécessairement" ne peut suggérer l'épilepsie.

"Ne cherchez pas à évaluer ma question en employant le mot "nécessairement", ordonne le district attorney.

"Je n'évade rien, réplique le Dr Wagner d'un ton vif, je dis la vérité."

Le juge Fitzgerald fait retentir son maillet et ordonne au greffier d'effacer ces remarques.

M. Jerome demande ensuite au témoin de rapporter tout ce que lui a dit le prévenu dans la prison des Tombs touchant les membres de sa famille qui auraient été atteints d'épilepsie.

M. Delmas objecte à cette question, sous prétexte qu'elle est d'un sens trop étendu et que le témoin doit se borner à rapporter les faits qu'il a constatés pendant ses trois premières visites faites à Thaw à la prison des Tombs.

"C'est un fait étrange", réplique le district attorney, "qu'un témoin soit admis à exclure des faits. Je suis autorisé à poser des questions d'un sens général pour

mettre à l'épreuve la véracité du témoin."

L'objection est soutenue par le juge Fitzgerald.

Il s'en suit un vif échange de paroles entre M. Delmas et M. Jerome et le juge Fitzgerald est obligé de frapper plusieurs fois la table de son maillet.

Le calme revenu M. Jerome se tourne vers le juge et dit: "Lorsque ce procès a commencé Votre honneur a ordonné que tous les actes et toutes les déclarations de l'inculpé antérieures à son délit fussent exposés aux débats afin de démontrer si oui ou non sa raison était saine."

"C'est un article fondamental de droit qu'une condition une fois prouvée se continue jusqu'à ce que le contraire soit démontré. Le Dr Evans a positivement déclaré que lors de sa troisième visite aux Tombs le prévenu était fou, en foi de quoi Votre Honneur a admis que ses conversations et ses actes fussent produits aux débats afin de permettre aux aliénistes de baser leurs opinions."

Aucune preuve n'a été apportée qui tende à démontrer que l'état d'aliénation de Pinculpé ait disparu; le contraire ressort plutôt des témoignages.

"Lorsque les docteurs aliénistes ont été pour la première fois appelés à la barre ils ont été interrogés sur l'état mental du prévenu, mais la défense n'est gardée de leur poser des questions en dehors des trois premières visites aux Tombs."

"J'ai maintenant le droit de les interroger sur les conversations qui ont eu lieu pendant les cinq autres visites car les docteurs ont simplement déclaré que l'état du prévenu s'était amélioré et non qu'il était complètement normal."

"Quelle est la présomption légale devant la Cour?" interromp le juge Fitzgerald.

"La présomption légale, répond le district attorney, est que ce prévenu est fou, comme les témoignages ont tendu à le prouver, et rien jusqu'ici n'est venu démontrer que son état mental n'est pas le même que le jour où le crime fut commis."

"Admettez-vous que ce prévenu était fou?" demande M. Delmas.

"Je n'admets rien", répond M. Jerome, je dis que les témoignages tendent à prouver que cet honnête est fou."

De nouveau le juge Fitzgerald prend part au débat et demande au district attorney: "Ce jury a-t-il été réuni dans un autre but que pour déterminer si oui ou non le prévenu était fou le soir du 25 juin?"

"Votre Honneur ne cherche certainement pas une information sur ce point, répond M. Jerome. "Je cherche à savoir sur quelles autorités vous vous basez pour rechercher des preuves sur l'état mental actuel du prévenu et quelle est l'étendue des devoirs de ce jury", réplique le juge Fitzgerald.

"Je ne soumettrai pas de telles autorités," répond le district attorney.

"Alors vous refusez de fournir à cette cour les autorités requises?" demande le juge.

"J'ai un si haut respect pour la cour, répond M. Jerome, que je ne lui soumettrai pas des autorités sur une question de droit aussi élémentaire."

"Je voudrais que vous compreniez M. le District Attorney, répond le juge, que c'est le devoir de la Cour de faire respecter la loi et si vous avez des autorités votre devoir est de les lui soumettre. J'assumerai que si vous ne les soumettez pas c'est que vous n'en avez aucune."

"Si Votre Honneur m'y autorise je continuerai mon argument," répond M. Jerome.

"Le Dr Evans a déclaré que pendant les cinq dernières visites qu'il a faites au prévenu son état s'améliorait. Votre Honneur a admis que les conversations qui se sont déroulées pendant les trois premières visites fussent produites aux débats afin de faire la lumière sur l'état mental du prévenu; pour la même raison je demande que les conversations qui ont eu lieu pendant les cinq autres visites soient rapportées aux débats."

M. Jerome qui avait haussé la voix en prononçant les premières paroles, termine son argument d'un ton plus calme, puis il poursuit le contre-interrogatoire du Dr Wagner.

Invitation acceptée.

Paris, 5 mars.—Le baron d'Estournelles de Constant a accepté l'invitation qui lui a été faite d'assister à l'inauguration de l'Institut Carnegie à Pittsburg le 11 avril.

AU SUJET DE CERTIFICATS DE PIANOS.

Il nous est donné à entendre que la Nouvelle-Orléans et le territoire environnant ont été submergés de certificats de pianos de montants divers, et nous en possédons nous-mêmes un portant un nombre au-dessus de 3000.

La L. GRUNEWALD CO., LTD., ne refuse jamais la concurrence et consent par ce fait à accepter tous les certificats de pianos sur pianos ou instruments jouant du piano, quel que soit le magasin de pianos par lequel ces certificats ont été émis. Cela signifie pratiquement une réduction dans les prix pendant 30 jours. Profitez de la qualité GRUNEWALD: ayez un meilleur piano avec la même réduction.

L. GRUNEWALD CO., LTD.
725 RUE DU CANAL.

ALCON

ARROW

Col. Procédé Giuseppe Quart Grandeur 15 cent. pièce, 2 pour 25 cent. CLOTT, PEABODY & CO. Fab. des Chémises à Luett et Monarch